

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Pour non-liseurs

Volume 34, numéro 4 (202), août 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31394ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1992). Compte rendu de [Pour non-liseurs]. *Liberté*, 34(4), 143–146.

POUR NON-LISEURS

FRANÇOIS HÉBERT
FRANCINE GAGNON
MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE
SUZANNE ROBERT

La brèche béante

Pluie chaude sur le jardin, à la campagne. Sortis tout droit des catalogues mille fois feuilletés au creux de l'hiver et des sachets de semences commandés en mars, le violet des aconits et le rose vieilli des phlox parfument l'humidité. Sur la table, dans le grand livre *Moments in the Garden*, les belles photographies de Toshi Otsuki montrent, entre autres, l'île-jardin de la poétesse Celia Thaxter (dans l'archipel des Shoals, au large du Maine) et le refuge d'Emily Dickinson, dont l'un des poèmes traverse mon été (tout paraissait si calme à l'instant, et voilà que ce poème revient encore m'épouvanter).

*J'entendais les Feuilles – disputer –
Les Fourrés sonner – comme des Cloches –
Je ne pouvais m'Abriter
Des sentinelles de la Nature –
Si dans une Cave je pensais me cacher
Les Murs se mettaient à parler –
La Création était une Brèche béante –
Pour me rendre visible –*

(Poème 891, *Escarmouches*, Orphée/
La Différence, 1992. Traduction de
Charlotte Melançon)

S.R.

La valeur d'un écrivain

Quelle différence y a-t-il entre des chapkas de loutre, d'ondatra, de lapin, de vison ou de chat domestique? Pour Vladimir Voïnovitch, la fourrure est un étalon (Vladimir Voïnovitch, *La Chapka*, traduit du russe par Agathe Moitesier, Rivages, 1992) qui sert à distinguer le grand écrivain, l'écrivain estimé, estimable, minable, tâcheron ou bon serviteur de l'État. Approvisionnant déjà ses membres en papier et en repas chauds, l'Union des Écrivains soviétiques décide un jour de donner une chapka à chacun selon son mérite. Mais comme les bourses en Occident, à Moscou les chapkas sont distribuées selon des règles aussi obscures qu'aléatoires, et il arrive que le déni de chapka jette un écrivain dans la dissidence plus sûrement qu'un discours de Sakharov. Satiriste, Vladimir Voïnovitch pratique une vivisection instructive de l'écrivain, car on aura compris que la société soviétique n'est dans ce roman que le décor — juste un peu plus appuyé — où évolue l'insondable vanité d'auteur.

M.-A.L.

Mise en Abyeme

On connaît déjà la fatigue institutionnelle au Québec. Il fallait pourtant un jour sonder les sentinelles souterraines dans la littérature québécoise, de façon à mieux saisir la portée d'une certaine lassitude culturelle.

Si les angoisses existentielles n'ont pas épargné l'histoire de ce peuple, on peut se demander dans quels abîmes sa littérature puise ses inspirations de même que ses exaspérations. Sous le titre *La deriva delle francophonie* et dans le cadre d'un séminaire sur la littérature francophone à Bologne, nous retrouvons cette parution «autour de l'univers souterrain dans la littérature québécoise». Québécois et Italiens se sont donc penchés sur cette question sans fond, scaphandriers revisitant les œuvres de Jacques Ferron (J.M. Paquette), Octave Crémazie (Jean Larose), Roland Giguère (Liana Nissim), Jacques Godbout (Jòsef Kwaterko), Alain

Grandbois (Marco Modenesi), Anne Hébert (Carla Fratta), etc. scrutant les univers clos, voire infernaux qui jalonnent leurs parcours, et, par effet de boomerang, le nôtre.

À travers le vœu formulé par Jacques Ferron — il imagine «un pays où les morts pourraient reposer en paix, tels qu'ils ont été, en gardant leur identité» —, une hypothèse fait son chemin, à savoir que la littérature exorcise, explore, autorise une promenade dans les galeries de notre inconscience. L'affaire Guibord et le combat de Joseph Doutre pour qu'il soit inhumé dans la dignité, les pseudo-Saints Martyrs canadiens et la façon macabre et jouissive avec laquelle l'abbé Casgrain décrit les supplices des bourreaux iroquois, façon ultramontaine de stigmatiser le diable tout en l'attisant. À cet égard, il faut souligner le singulier courage de Guy Laflèche qui vise à débusquer les fantômes de notre mémoire collective. Bref, sous la charrette des mots, une question se fait oppressante: peut-on regarder la mort en face?

F.G.

Le planteur et le planté

J'ai rencontré quelques célébrités littéraires dans ma petite vie, André Malraux, Naïm Kattan, Julio Cortazar, Arlette Cousture, Milan Kundera... Je puis maintenant en ajouter une à la liste. Ça y est, c'est fait, Mistral, je l'ai rencontré, à la Rencontre des écrivains justement, dont le nom désigne proprement la chose. Vous savez de qui je parle, *l'Actualité* en a parlé récemment, vous en aurez eu vent... Est-il célèbre parce que ce magazine en a parlé? Non pas. Ce magazine en a parlé parce qu'il était déjà célèbre. Mais qui fait la promotion de qui, au juste, si Mistral se sert de *l'Actualité* pour mousser son image, et *l'Actualité* de Mistral pour se vendre à des gens curieux de connaître ce phénomène, «connaître» étant ici entendu au sens d'entendre encore parler de quelqu'un dont ils ont déjà entendu parler? Avec ça que les annonceurs se réjouissent sûrement de

cette surenchère, eux qui se servent de *l'Actualité* pour vendre leurs autos et alcools, tandis que *l'Actualité* croit se servir de ses annonceurs pour vendre ses idées, qui sont des images en fait (voyez combien et comment sont imagés les titres du magazine ainsi que les éditoriaux de Jean Paré). C'est un petit peu comme l'affaire Morin: dans notre société à juste titre paranoïaque, on ne sait plus distinguer le planteur et le planté. Et pendant ce temps, Mistral croit que Toyota et Seagram sont des pions dans son jeu à lui. Et des lecteurs innocents achètent tout ça. Mistral se fait-il égratigner par le journaliste? Si peu! Et puis il aime ça, qu'on se moque du désir qu'il a qu'on parle de lui, pourvu qu'on parle de lui. Vous en faites pas, c'est rien que l'envie qui me fait parler de Mistral et de *l'Actualité*. C'est pour mouser les ventes de *Liberté* que je me sers de Mistral (et de Malraux, et de la Rencontre des écrivains, et de *l'Actualité*, et de Toyota, et de Morin) (mais pas de Jean Larose cette fois) et pour contribuer par là à ma petite notoriété, qui en a grand besoin. Mais comment donc Mistral est-il devenu célèbre? Pour avoir du panache, Mistral en a, on ne se tromperait pas si on voulait nier le contraire; il en a à peu près autant qu'un orignal dans la soupe ou un cheveu dans un jeu de quilles. Mais s'est-il imposé par ses livres ou par ses rixes dans les bars? Frappe-t-il par ses livres ou *avec* ses livres?

F.H.